

« En approchant de la ville,

ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue ; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite. « Eh ! mon Dieu ! lui dit Candide en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois ? - J'attends mon maître, M. Vanderdendur, le fameux négociant, répondit le nègre. - Est-ce M. Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi ? - Oui, monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. Cependant, lorsque ma mère me vendit dix écus patagons sur la côte de Guinée, elle me disait : « Mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux ; tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les Blancs, et tu fais par là la fortune de ton père et de ta mère. » Hélas ! je ne sais pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, les singes et les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous ; les fétiches hollandais qui m'ont converti me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfants d'Adam, blancs et noirs. Je ne suis pas généalogiste ; mais si ces prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germains. Or vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parents d'une manière plus horrible. - ô Pangloss ! s'écria Candide, tu n'avais pas deviné cette abomination ; c'en est fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton optimisme. - Qu'est-ce qu'optimisme ? disait Cacambo. - Hélas ! dit Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal » ; et il versait des larmes en regardant son nègre ; et en pleurant, il entra dans Surinam. »

Voltaire

« **Candide ou l'Optimisme** », chap. XIX
« Ce qui leur arriva à Surinam, et comment Candide fit connaissance avec Marrin » (1759)

Jeudi 15 mai : film suivant, déjà !



Documentaire de Georges Rouquier France - 1946 - 1 h 30

Caméra installée pendant un an à Farrebique (« la ferme des chèvres »), près de Goutrens en Aveyron, Georges Rouquier a partagé l'existence d'une famille paysanne.

L'accomplissement de la moisson, la menace de l'orage, l'arrivée de l'électricité, la naissance d'un enfant alors que s'éveille la terre, l'amour naissant qui répond à la mort... « Il nous montre des hommes, des animaux, des plantes, des paysages, tout ce qui fait partie de la terre où nous vivons et, si loin que nous en soyons, nous reconnaissons dans cet autre visage du monde un souffle de notre propre vie. » (Dominique Auzel)

Grand Prix de la Critique internationale à Cannes (1946), Grand Prix du Cinéma français (1946), Médaille d'or à Venise (1948), Grand Epi d'or à Rome (1953).

Source d'infos sur les événements à Lavour et ses environs :



<http://www.villagenda.com>

Pour nous écrire et / ou nous rejoindre :
ladulcine@club-internet.fr
ou L'adulciné - 5, rue Peyras
81500 Lavour

Le journo de L'adulciné est tiré à 100 exemplaires, au Service des Sports, Lavour.

L'adulciné
ciné-club
de Lavour

Le journo

Numéro 21 - 8 mai 2008

après l'intro,
la V.O.,
le pot,
tu as encore
ton journo.

**La parole dans ce journo 21
est donnée à Montesquieu,
Voltaire, Diderot, Damas,
Césaire ; celle qui suit le film
sera animée par Hugues
Liborel-Pochot.**

**Dans son « Supplément au voyage
de Bougainville » (1796), le
philosophe Denis Diderot imagine un
dialogue entre le navigateur
Bougainville, à l'origine de la
colonisation de Tahiti par les
Français, et un vieux chef tahitien.**

« Nous sommes libres ; et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre de notre futur esclavage. Tu n'es ni un dieu, ni un démon, qui es-tu donc, pour faire des esclaves ? Orou, toi qui entends la langue de ces hommes-là, dis-nous à tous, comme tu me l'as dit à moi-même, ce qu'ils ont écrit sur cette lame de métal : « Ce pays est à nous ». Ce pays est à toi ! et pourquoi ? parce que tu y as mis le pied ? Si un Tahitien débarquait un jour sur vos côtes, et qu'il gravât sur une de vos pierres ou sur l'écorce d'un de vos arbres : « Ce pays est aux habitants de Tahiti », qu'en penserais-tu ? »

**En mémoire des résistants à l'esclavage
et en partenariat avec Traversées Africaines
www.traf81.com**

jeudi 8 à 20h30



Little Senegal

Réal. : Rachid Bouchareb - Scénario : Rachid Bouchareb et Olivier Lorelle. 2001 - 1 h 38
Coproduction : France - Allemagne - Algérie.
Avec : Sotigui Kouyate (Alloune), Sharon Hope (Ida), Roschdy Zem (Karim), Karim Koussein-Traoré (Hassan), Adetoro Makinde (Amaralis)...

« Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais :

Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres.

Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête ; et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre.

On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très sage, ait mis une âme, surtout bonne, dans un corps tout noir.

Il est si naturel de penser que c'est la couleur qui constitue l'essence de l'humanité, que les peuples d'Asie, qui font les eunuques, privent toujours les noirs du rapport qu'ils ont avec nous d'une façon plus marquée.

On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Égyptiens, les meilleurs philosophes du monde, étaient

d'une si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.

Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui, chez les nations policées est d'une si grande conséquence.

Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes ; parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains. Car si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ? »

Charles de Montesquieu

« **De l'esprit des lois** », livre XV, chap. V, « De l'esclavage des nègres » (1748)

Dans « Une Tempête » (1969), l'écrivain et poète martiniquais Aimé Césaire a adapté la pièce de Shakespeare « La Tempête ». Prospero incarne le colon européen, Caliban l'Africain devenu esclave.

« PROSPERO

[...] Tu pourrais au moins me bénir de t'avoir appris à parler. Un barbare ! Une bête brute que j'ai éduquée, formée, que j'ai tirée de l'animalité qui l'engangue encore de toute part !

CALIBAN

D'abord ce n'est pas vrai. Tu ne m'as rien appris du tout. Sauf, bien sûr, à baragouiner ton langage pour comprendre tes ordres : couper du bois, laver la vaisselle, pêcher le poisson, planter les légumes, parce que tu es bien trop fainéant pour le faire. Quant à ta science, est-ce que tu me l'as jamais apprise, toi ? Tu t'en es bien gardé ! Ta science, tu la gardes égoïstement pour toi tout seul, enfermée dans les gros livres que voilà.

PROSPERO

Sans moi, que serais-tu ?

CALIBAN

Sans toi ? Mais tout simplement le roi ! Le roi de l'île ! Le roi de mon île [...] Au début, monsieur me cajolait : Mon cher Caliban par ci, mon petit Caliban par là ! Dame ! Qu'aurais-tu fait sans moi, dans cette contrée inconnue ? Ingrat ! Je t'ai appris les arbres, les fruits, les oiseaux, les saisons, et maintenant je t'en fous... Caliban la brute ! Caliban l'esclave ! Recette connue ! L'orange pressée, on en rejette l'écorce !

[...]

Eh bien, voilà : j'ai décidé que je ne serai plus Caliban. [...] Appelle-moi X. Ça vaudra mieux. Comme qui dirait l'homme sans nom. Plus exactement, l'homme dont on a volé le nom. Tu parles d'histoire. Eh bien ça, c'est de l'histoire, et fameuse ! Chaque fois que tu m'appelleras, ça me rappellera le fait fondamental, que tu m'as tout volé et jusqu'à mon identité ! Uhuru ! «



Solde

J'ai l'impression d'être ridicule dans leurs souliers dans leur smoking dans leur plastron dans leur faux-col dans leur monocle dans leur melon

J'ai l'impression d'être ridicule avec mes orteils qui ne sont pas faits pour transpirer du matin jusqu'au soir qui déshabille avec l'emballage qui m'affaiblit les membres et enlève à mon corps sa beauté de cache-sexe

J'ai l'impression d'être ridicule avec mon cou en cheminée d'usine avec ces maux de tête qui cessent chaque fois que je salue quelqu'un

J'ai l'impression d'être ridicule dans leurs salons dans leurs manières dans leurs courbettes dans leur multiple besoin de singeries

J'ai l'impression d'être ridicule avec tout ce qu'ils racontent jusqu'à ce qu'ils vous servent l'après midi un peu d'eau chaude et des gâteaux enrhumés

J'ai l'impression d'être ridicule avec les théories qu'ils assaisonnent au goût de leurs besoins de leurs passions de leurs instincts ouverts la nuit en forme de paillason

J'ai l'impression d'être ridicule parmi eux complice parmi eux souteneur parmi eux égorgeur les mains effroyablement rouges du sang de leur ci-vi-li-sa-tion

Léon-Gontran Damas

poète guyanais, descendant d'esclaves (1929)

en haut : Jean-Léon Gérôme « Marché aux esclaves » (1884)

sous l'illustration « Les Colonies françaises » : « M. de Brazza délivre les esclaves. » (vers 1880) **ci-contre, à droite** : photo Céline Anaya Gautier, prise en République Dominicaine ; source Le Monde Diplomatique.